

Les gays sont-ils des meilleurs mystificateurs que la plupart des gens ? Malgré eux...



On dit souvent que nous savons jouer, feindre, contourner, brouiller les pistes. Comme si cela relevait d'un talent presque naturel. Comme si nous étions nés avec un goût particulier pour le masque, le double langage, la mise en scène. Mais ce serait une manière bien commode de raconter les choses. La vérité est moins flatteuse pour la société qui nous entoure. Si les gays deviennent souvent d'excellents mystificateurs, ce n'est pas par vice, ni par plaisir, ni par sophistication psychologique. C'est parce qu'on nous y entraîne très tôt. C'est parce qu'on nous y oblige.

Je parle ici des garçons qui grandissent en comprenant, parfois avant même d'avoir les mots pour le dire, que quelque chose en eux ne devra pas se voir. Pas trop. Pas franchement. Pas maintenant. Peut-être jamais.

L'enfance, pour beaucoup d'entre nous, n'est pas cet âge innocent qu'on fantasme rétrospectivement. Elle est déjà politique. Elle est déjà surveillée. Elle est déjà traversée par des injonctions minuscules, répétées, banales en apparence, mais redoutablement efficaces. Une voix, un geste, une manière de courir, de rire, de

regarder, de se tenir, de parler d'un autre garçon avec un peu trop d'attention, de ne pas aimer ce qu'il faudrait aimer, d'aimer ce qu'il ne faudrait surtout pas aimer : tout peut devenir suspect. Et l'enfant comprend très vite qu'il est plus que regardé. Il est scruté de part en part pour au moins ne pas devenir autre chose, que ce que les carcans de la masculinité exigent...

Il comprend aussi très vite, que certains comportements sont tolérés chez les autres, mais pas chez lui. Il découvre qu'il existe une police diffuse du masculin. Elle n'a pas toujours besoin de frapper pour être violente. Elle corrige, elle moque, elle humilie, elle dresse lorsqu'il le faut. Elle passe par les pères, les frères, les camarades, les professeurs, les vestiaires, les cours de récréation, les repas de famille, les plaisanteries grasses, les silences embarrassés, les remarques dites pour notre bien. "Ne fais pas ta fille." "Sois un homme." "Arrête un peu." "On dirait une tapette."

Il y a des mots qui tombent très tôt, parfois avant même que nous sachions ce qu'ils recouvrent. Mais nous comprenons immédiatement leur fonction : avertir, menacer, remettre dans l'ordre.

Alors nous apprenons.

Nous apprenons à observer avant de parler. À calculer avant de répondre. À corriger notre corps. À durcir notre voix. À contenir un enthousiasme, à inventer un intérêt digne de notre sexe, à rire au bon moment, à détourner les yeux au bon moment, à ne pas trop savoir sur certains sujets, à ne pas trop aimer certaines choses, à ne surtout pas paraître différents là où la différence se paie cash.

On pourrait appeler cela "mentir". C'en est un de mensonge, quelque part. Mais ce mot, pris seul, est insuffisant, presque injuste. Il laisse entendre une faute morale, un défaut de caractère, une manipulation librement choisie. Or il s'agit bien plus souvent d'une stratégie de survie. Un enfant ne ment pas de gaieté de cœur sur lui-même. Il ment parce qu'il pressent qu'être lisible le mettrait en danger : danger d'être humilié, rejeté, isolé, puni, frappé parfois, haï souvent, désaimé surtout. Et pour un enfant, le risque d'être désaimé n'est pas un détail psychologique. C'est une menace existentielle.

Il faut mesurer ce que cela veut dire, grandir ainsi. Cela veut dire se construire en se dédoublant. Montrer un visage acceptable au monde, tout en essayant de ne pas étouffer celui que l'on est au fond de soi. Offrir au monde une version aménagée de soi, simplifiée, rectifiée, neutralisée. Et conserver l'autre, la vraie ou du moins la plus vraie, dans l'ombre, dans la chambre des secrets et du reniement, dans l'imaginaire, dans les livres, dans les films, dans quelques amitiés sûres, dans de rares lieux où la vigilance se relâche enfin.

Très tôt, nous devenons spécialistes du contexte. Nous lisons une pièce avant d'y entrer. Nous évaluons le danger d'une table familiale, d'un groupe de garçons, d'une ambiance de vestiaire, d'un bureau, d'un dîner, d'une ville, d'un regard. Nous développons une intelligence de la température sociale. Où suis-je ? Que puis-je dire

ici ? Quelle part de moi dois-je ranger ? Quelle expression surveiller ? Quel pronom éviter ? À quel moment mentir ? À quel moment éluder ? À quel moment me taire ? À quel moment devenir invisible ?

Ce travail est épuisant. Et il est rarement reconnu pour ce qu'il est : un labeur psychique permanent.

On parle parfois des gays comme de grands experts en codes, en ironie, en second degré, en style, en adaptation sociale. Très bien. Mais d'où viennent ces compétences, sinon d'une nécessité précoce de décoder le monde dominant pour y circuler sans s'y faire écraser ? Il a fallu comprendre les attentes des autres avant même d'avoir le droit d'exprimer les siennes. Il a fallu maîtriser les signes du groupe majoritaire pour ne pas être expulsé du groupe. Il a fallu performer la normalité avant même d'avoir pu approcher librement sa propre vérité.

Je crois que c'est cela, au fond, la mystification dont nous devons user : non pas l'art frivole de tromper, mais la discipline forcée du camouflage.

Et il faut être clair : cette situation ne devrait pas avoir lieu. Aucun enfant ne devrait avoir à se fabriquer un faux moi pour obtenir un minimum de sécurité. Aucun garçon ne devrait apprendre à haïr en lui ce qui déborde du masculin autorisé. Aucun adolescent ne devrait devenir stratège avant d'avoir eu le temps d'être simplement naïf. Aucun être humain ne devrait être poussé à se surveiller à ce point pour mériter un peu de paix.

Ce qui ne devrait pas avoir lieu non plus, ce sont tous ces comportements que l'on banalise encore : les parents qui préfèrent "ne pas voir" et forcent ainsi leur enfant à l'auto-effacement ; les adultes qui corrigent la gestuelle d'un garçon comme on redresse un défaut ; les camarades qui testent, provoquent, harcèlent, humilient pour vérifier la conformité ; les institutions scolaires qui parlent de respect en théorie mais laissent prospérer l'insulte en pratique ; les familles qui acceptent à condition que cela reste discret ; les hommes qui se croient neutres alors qu'ils ont simplement eu le privilège de ne jamais être sommés de se renier pour être admis.

Car il y a là une asymétrie profonde. La majorité des hommes hétérosexuels n'a jamais eu besoin de se transformer pour entrer dans le monde. Le monde a été pensé pour eux, autour d'eux, à leur mesure. Leur désir ne les marginalise pas. Leur manière d'exister ne les rend pas immédiatement suspects. Leur identité ne leur impose pas, dès l'enfance, ce travail d'édition de soi. Ils peuvent très souvent grandir dans la continuité. Nous, non. Nous grandissons dans la négociation.

Et cette négociation laisse des traces. Elle produit parfois des adultes brillants, drôles, lucides, sensibles, excessivement perceptifs. Mais il ne faudrait pas romantiser cette sophistication. Elle a un coût. Savoir lire trop vite les rapports de force, sentir le danger dans un changement de ton, anticiper les jugements, maîtriser son image, arranger sa vérité selon le lieu : tout cela peut passer pour de l'aisance. C'est aussi, souvent, une blessure devenue compétence.

Oui, nous devenons parfois très bons pour nous confondre dans le décor. Très bons pour donner le change. Très bons pour être plusieurs à la fois. Mais ce savoir ne devrait jamais être célébré sans que soit nommée la violence qui l'a rendu nécessaire.

Et pourtant, il faut aussi regarder l'autre versant. Car de cette contrainte naît quelque chose. Quelque chose de dur, de paradoxal, mais de réel. À force d'être obligés de nous observer, de nous corriger, de nous questionner, de nous chercher dans les interstices, nous finissons souvent par acquérir une connaissance de nous-mêmes que beaucoup n'ont jamais eu besoin de développer. Nous avons été forcés à l'introspection là où d'autres ont eu le confort de l'évidence. Nous avons dû nous demander très tôt : qui suis-je quand personne ne regarde ? Qu'est-ce que je désire réellement ? Qu'est-ce qui, en moi, relève de la peur, du rôle, de l'habitude, et qu'est-ce qui relève du vrai ?

C'est une école terrible, mais une école tout de même.

Elle nous apprend à repérer les normes, parce que nous avons dû nous y cogner. Elle nous apprend à distinguer l'acceptation conditionnelle de l'accueil véritable. Elle nous apprend à flairer l'hypocrisie sociale. Elle nous apprend à survivre sans toujours appartenir à un groupe. Elle nous apprend aussi, parfois, à inventer des formes de liberté plus conscientes, plus construites, moins naïves. Là où certains traversent l'existence avec l'assurance tranquille de ceux qui n'ont jamais été mis en cause, nous avançons souvent avec une conscience plus aiguë des rôles, des rapports de pouvoir, des mensonges collectifs.

Nous savons ce que coûte la normalité parce qu'on a exigé de nous que nous la payions.

Alors non, je ne dirais pas que les gays sont naturellement les meilleurs mystificateurs. Je dirais plutôt que la société hétéronormée fabrique chez eux des experts du masque, puis feint de s'étonner qu'ils sachent si bien le porter. Elle impose la dissimulation, puis reproche l'opacité. Elle produit le secret, puis soupçonne la duplicité. Elle force au détour, puis condamne le détour.

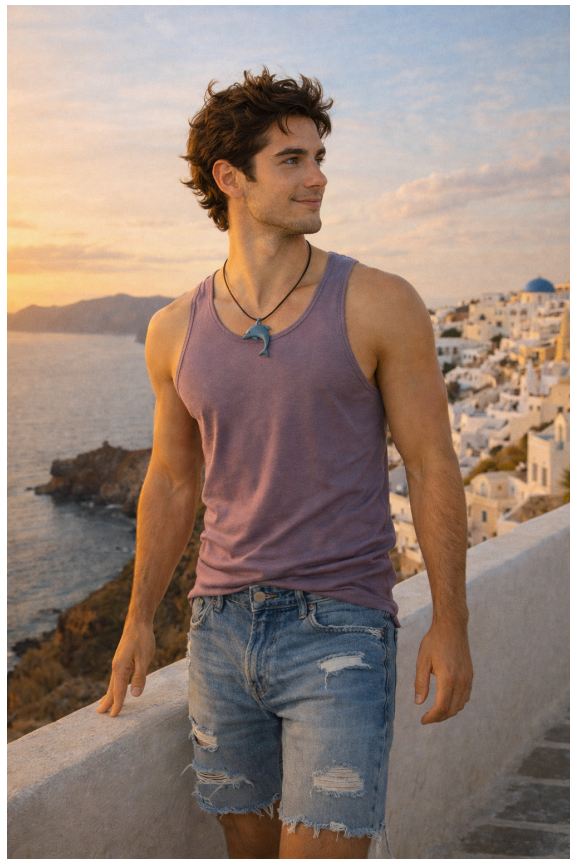
La vraie question n'est donc pas de savoir pourquoi nous avons appris à « mentir ». La vraie question est : pourquoi a-t-il fallu que nous apprenions si tôt à disparaître pour avoir le droit de vivre ?

Et s'il faut malgré tout sauver quelque chose de cette histoire, alors ce n'est pas la mystification en elle-même, ni le camouflage, ni même cette aptitude à se fondre partout. C'est la conscience née de cette épreuve. C'est la capacité, durement acquise, à se défaire des récits imposés. C'est le refus, un jour, de continuer à jouer pour rassurer les autres. C'est l'attention profonde à soi, aux failles, aux contradictions, aux désirs véritables. C'est peut-être aussi une forme de courage singulier : celui de devenir quelqu'un après avoir si longtemps dû faire semblant d'être un autre.

Grandir ainsi est terrible. C'est lamentable, même, quand on y pense honnêtement. Une honte pour toute société. Aucun enfant ne devrait avoir à devenir stratège pour mériter l'existence. Mais puisque beaucoup d'entre nous y ont été contraints, alors il faut au moins dire ceci : de cette violence, nous avons parfois tiré une lucidité. De cette dissimulation, une intelligence. De cette survie, une connaissance de nous-mêmes.

Et peut-être est-ce là notre plus grande force : non pas avoir mieux su « mentir », mais avoir été forcés, plus tôt que d'autres, à chercher la vérité sous les rôles qu'on nous imposait.

Tom Huxley



Tom Huxley suit un parcours d'auteur singulier, fécond et profondément nourri par les rencontres, les observations et les émotions. S'aventurant volontiers d'un genre à l'autre, il a construit une œuvre libre et vivante, attentive à la complexité des êtres et à la diversité des liens humains. Il explore avec une affinité particulière les histoires d'hommes, un univers littéraire qu'il habite avec naturel, finesse et intensité.

Mais son imaginaire ne s'y limite pas. Si les relations entre hommes occupent une place importante dans son travail, les figures féminines tiennent elles aussi une place forte dans son univers, parfois même centrale. Chez lui, ce sont avant tout les

personnages, leurs tensions, leurs contradictions et leur vérité humaine qui priment. Tantôt légers, tantôt plus sombres, ses textes séduisent par leur liberté de ton, leur humour et leur regard sensible sur les zones fragiles de l'existence.